

**Groupe de Recherches Matérialistes – 7<sup>ème</sup> séance (20/12/2008)**  
**Section Commune de Paris II – 2<sup>ème</sup> partie**

**Quentin Nottebaere : « Bakounine et la résistance à l'idéologie »**

Je voudrais partir d'une question posée la séance précédente et montrer comment à partir de ce point de départ Bakounine pense l'événement Commune de Paris de 1871 auquel il participa de l'extérieur, ou à la périphérie. Le point de départ serait la question de la subjectivation révolutionnaire, par quels effets de vérité advient-elle dans les classes sociales et chez les individus, quels effets doit-elle provoquer sur ceux-ci à l'heure où Paris assiégée. Car seul un secours de la province au symbole de l'unité territoriale et historique peut la sauver. Et, pour finir, quels problèmes entraîne-elle dans la « conjoncture révolutionnaire ». La structure territoriale du pouvoir redéfinit par le siège de la capitale la capacité d'initiative qui repose désormais sur les communes de France, et pose le problème d'une organisation spontanée de la prise d'arme qui doit être emmené par Lyon baptisée « la révolutionnaire » mais aussi Marseille, Saint Etienne et toutes les autres. Mais la structure en classes de la population alourdit d'une position et d'une fonction les individus qui ont à prendre part à la lutte. Cette place de l'individu n'est pas de prime abord claire et évidente, à cause des effets de l'idéologie dominante, qui couple les deux autorités spirituelles de l'Eglise et de l'Etat sur le moteur du social l'économie. Cette place a besoin d'être précisée aux membres du prolétariat pour la négation progressive de l'inertie des vieilles habitudes. C'est le travail de la science et l'enjeu de l'éducation. Même si la Commune de Paris est devenue un fait historique par d'autres voies qu'une levée en masse de la province envisagée comme possible par Bakounine après sa participation à la Commune de Lyon. Voilà pour le point d'ancrage. Un second temps serait alors nécessaire afin de comprendre ce qu'est la Commune et comment Bakounine explique l'événement et ses effets de vérité sur l'histoire de la lutte, qui se retourne en lutte pour l'histoire.

Au premier coup d'oeil, communisme et anarchisme n'ont pas grand-chose en commun à part la subversion de l'ordre établi. La Commune de Paris donne à l'histoire française et européenne une expérience d'organisation fédéraliste qui se rapproche plus de l'anarchisme que du marxisme. La Commune de Paris est même un moment de rectification pour la théorie marxiste. Il est à remarquer, en guise de préliminaire, que Bakounine use du lexique de la lutte des classes et dialectise l'avènement de la société égalitaire d'une manière qui lui est propre, certes, mais qui peut peut-être par là même s'articuler à ce qu'Althusser dit de la philosophie marxiste-léniniste. Au sens où, « la philosophie marxiste-léniniste, ou le matérialisme dialectique, représente la lutte des classes prolétarienne *dans la théorie*. Dans l'union de la théorie marxiste et du mouvement ouvrier (réalité *ultime* de l'union de la théorie et de la pratique) la philosophie cesse, comme dit Marx, d' « interpréter le monde ». Elle devient une arme pour sa « transformation » : *la révolution*. »<sup>1</sup> Tout en prenant garde de ne pas confondre marxisme et bakouninisme, il est intéressant d'examiner leur complémentarité possible dans la conjoncture à partir des apories de la théorie marxienne.

Le but de cette intervention est de livrer à la discussion un « outil » philosophique potentiel, voisin du concept d'interpellation développé dans « Idéologie et Appareil idéologique d'Etat », pour résoudre, tenter de résoudre certaines difficultés dans Marx. Bakounine s'intéresse aux questions de la subjectivation révolutionnaire, aux conditions d'une temporalité révolutionnaire autonome et indépendante de la réaction conservatrice dans

---

<sup>1</sup> L. Althusser, « La philosophie comme arme de la révolution », in *Solitude de Machiavel*, Paris, PUF, « Actuel Marx Confrontation », p. 153.

la conjoncture, et aux questions tournant autour de l'organisation égalitaire de la société, questions qui sont vivantes dans la conjoncture de la Commune de Paris. Il nous faut voir si notre auteur s'accorde d'une certaine manière avec ce qui suit :

« La catégorie de sujet est constitutive de toute idéologie, mais en même temps et aussitôt nous ajoutons *que la catégorie de sujet n'est constitutive de toute idéologie, qu'en tant que toute idéologie a pour fonction (qui la définit) de « constituer » des individus concrets en sujets.* C'est dans ce jeu de double constitution qu'existe le fonctionnement de toute idéologie, l'idéologie n'étant rien que son fonctionnement dans les formes matérielles de l'existence de ce fonctionnement. »<sup>2</sup>

Bakounine agit philosophiquement et publiquement. Le but avoué est de réduire à néant les mots, les fictions de l'idéalisme et d'entraîner l'intelligence, la volonté et l'audace aux communes de faire la révolution. Fictions qu'il considère comme autant d'armes employées par les classes dirigeantes pour conserver leur suprématie terrestre. En tant qu'idéalisme, la pensée conserve et maintient dans l'ignorance la masse laborieuse dans le monde qu'elle a créé depuis le christianisme d'Etat. Ce sont les fictions théologiques, métaphysiques, juridiques et jurisprudentielles des souverainetés théologico-politiques européennes. Mais en tant que matérialisme, la philosophie est une arme pour la désaliénation de la masse qui formera à terme, grâce à la science prolétarienne, un peuple conscient de lui-même et rendu par l'égalité à la vitalité qu'inspire la liberté.

Le rapport de Bakounine aux événements qui animent la France l'amène à percevoir la puissance contre-révolutionnaire des effets de vérité produits par les exemples révolutionnaires passés qui se cumulent aux puissances directement anti-révolutionnaires. Il faut distinguer le lieu d'engagements théoriques propre à Bakounine, les effets de vérité qu'il cherche à produire à partir de la théorie marxienne. Tout en respectant leur temporalité dans l'histoire de la pensée du champ de la lutte des classes, les événements incarnent la situation possible d'une révolution sociale, les communes n'ont jamais eu ce rôle révolutionnaire jusqu'à aujourd'hui, ce qui entraîne un retard de conscience et donc un besoin ou, une urgence vitale de dire la vérité, d'expliquer. Toujours en suivant Althusser, on a une analogie marxiste du sens de l'activité philosophique bakouninienne. Dans *Lénine et la philosophie*, il dit ceci :

« La XI<sup>e</sup> thèse sur Feuerbach proclamait : « les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, il s'agit de le transformer. » Cette simple phrase semblait promettre une philosophie nouvelle, qui ne fût plus *interprétation* mais *transformation* du monde. C'est d'ailleurs ainsi qu'elle a été lue, plus d'un demi-siècle plus tard par Labriola, puis ensuite par Gramsci, qui ont défini le marxisme essentiellement comme une philosophie nouvelle, une « philosophie de la praxis ». Pourtant il faut se rendre à l'évidence, cette phrase prophétique n'a dans l'immédiat produit aucune philosophie nouvelle, en tout cas aucun discours philosophique nouveau, tout au contraire, elle n'a ouvert qu'un long silence philosophique. Ce long silence n'a été publiquement rompu que par ce qui eût toutes les apparences d'un accident imprévu : une intervention précipitée d'Engels, forcé d'entrer dans la bataille idéologique contre Dühring, contraint de la « suivre sur son propre terrain » pour faire face aux conséquences politiques des écrits « philosophiques » d'un professeur de mathématiques aveugle, dont l'influence s'étendait dangereusement sur le socialisme allemand. »

Être communiste en philosophie impose au penseur la double inscription spatiale d'être un partisan et un acteur d'une fonction précise, celle de « poser des lignes de démarcation entre les idées vraies et les idées fausses »<sup>3</sup>, ce que fait Engels et qui clôt le silence philosophique du marxisme.

<sup>2</sup> Althusser, « Idéologie et AIE », in *Position*.

<sup>3</sup> Althusser, « La philosophie comme arme pour la révolution », *op. cit.*.

Or, l'intervention théorico-pratique de Bakounine autour et à propos de la Commune est de même nature que celle d'Engels, il suit l'ennemi sur son propre terrain militaire et théorique. Ces écrits sont toujours commandés par l'urgence de la situation et l'envie d'éduquer au socialisme révolutionnaire, c'est-à-dire de transformer le rapport d'évidence induit par l'idéologie, existant entre la conscience de soi et l'objet sensible que chacun est pour soi et de transformer le rapport de la conscience à l'activité par une réorientation de l'imagination vers la liberté. Son but est de re-former les catégories de l'entendement d'une conscience esclave mais intelligente, essentiellement historique, religieuse, politique, économique et sociale, et de les tourner grâce à la force naturelle de la vérité vers la bonne action, faire la révolution sociale. L'importance de la dialectique historique de la monarchie absolue à la république selon une historicité de la lutte des classes est ce fait historique, réel individuel et structurel, que la religion chrétienne a introduit la possibilité d'une historicité du socialisme. L'égalité statutaire en Dieu est devenue l'égalité politique en Droit qui elle-même doit devenir l'égalité dans la Richesse humaine. Le préambule de *L'Empire knout-germanique et la révolution sociale* s'ouvre comme suit : « cette ouvrage, comme tous les écrits d'ailleurs peu nombreux que j'ai publiés jusqu'ici, est né des événements ». L'objectif de ce livre est de « prouver cette vérité, désormais incontestable, par le développement historique de la société et par les faits mêmes qui se passent sous nos yeux en Europe, de manière à les faire accepter par tous les hommes de bonne foi, par tous les chercheurs sincères de la vérité, et ensuite (d')exposer franchement, sans réticences et sans équivoques, les principes philosophiques aussi bien que les fins pratiques qui constituent pour ainsi dire l'âme agissante, la base et le but de ce que nous appelons la révolution sociale »<sup>4</sup>.

Parce qu'elle se vérifie actuellement et est vérifiée avec la Commune de Paris de 1871, cette vérité doit engager l'activité révolutionnaire.

Si l'on me permet cette analogie quelque peu anachronique avec les sciences sociales, disons que Marx incline vers un versant holiste de la théorie sociale, l'antagonisme de classe est le moteur de l'histoire ce qui le conduit politiquement à garder un minimum de centralisation du pouvoir révolutionnaire, mais une centralisation à laquelle on a ôté les instruments de domination que sont l'armée permanente et la police<sup>5</sup>. Tandis que Bakounine se situerait sur un versant individualiste méthodologique, qui le conduit, par une dialectique matérialiste de la science et de la révolte (individuelle et collective) qui transforme une animalité principielle, à prôner l'organisation spontanée des rapports de pouvoir sur un territoire national donné, ce qui est possible au moment où il écrit. Pour l'un, la structure sociale comprend une dimension politique indépassable et essentielle à la transformation de l'ordre social ; pour l'autre, la transformation de l'ordre social loge en son cœur une pratique de la liberté qui destine le politique à disparaître comme tel. Les matérialismes de Marx et de Bakounine convergent, moins au niveau politique qui est le lieu de leur antagonisme, qu'au niveau général des modalités théorique et pratique à adopter sur l'homme dans le cadre de son émancipation sociale. Complémentarité cachée, certes, par l'histoire, du fait des luttes de pouvoirs internes à l'A.I.T. qui aboutit à l'exclusion de Bakounine en 1872. Mais, complémentarité tout de même, en un autre lieu, au sein même de la conjoncture, si l'on envisage, au-delà ou en deçà de leurs divergences politiques, entre socialisme autoritaire et socialisme libertaire, les positions qu'ils adoptent sur l'homme à libérer dans la théorie par une *praxis* révolutionnaire. L'action performative à laquelle doit aboutir le processus révolutionnaire dans l'histoire est l'engagement pour une idée de justice à partir d'une classe sociale. Mais les modes opératoires stratégiques de la révolution ont changé. Le pouvoir de la

<sup>4</sup> M. Bakounine, *La Commune de Paris*, éd. CNT, coll. Classique, Paris, 2005, p. 75.

<sup>5</sup> Cf. Marx, *La Guerre civile en France*, p. 48-49.

France est aux communes, l'urgence de la situation est à la diffusion du savoir révolutionnaire.

De plus, il n'y a pas, à proprement parler, de discours matérialiste. Il n'y a pas de dogme du matérialisme mais seulement, des effets matérialistes du discours en général. Ce qui nous fait dire que, la nature de l'antagonisme politique entre Marx et Bakounine est décomposée par la « conjoncture révolutionnaire » et peut être dépassée à même leur philosophie dans la pensée de l'événement Commune de Paris.

Par des mots althussériens, on peut dire, sans trahir Bakounine, qu'une série de luttes du Mouvement ouvrier et de la science prolétarienne entre en conflit avec le pouvoir dominant et l'idéologie, à l'intérieur de toutes les communes françaises. Dans l'enceinte de Paris assiégé, cela se traduit par l'affrontement récurrent de la Garde Nationale emmenée par Flourens contre le gouvernement de la défense à l'Hôtel de ville et par l'activité de Blanqui et des blanquistes ; leur rôle est de marquer des lignes de démarcation en politique à l'image du 31 Octobre et contre l'idéologie du gouvernement de la Défense avec la Patrie en danger. Ces séries d'affrontements parisiens surdéterminent la contingence de l'événement du 18 Mars de l'année suivante. Ce qui intéresse Bakounine c'est l'information, la « propagande » qui se diffuse en Europe à même la lutte des classes et qui doit interpeller les individus en sujet de la révolution. Lettres ou conférences sont produites dans la conjoncture qu'il occupe et sur laquelle il veut agir à cet effet. Son activité se résume à deux choses, son engagement dans la révolution, à Lyon, du fait que « la cause de la France est aujourd'hui la cause de l'humanité » et son engagement dans la théorie, qu'il expose en prosélyte, soit à un particulier soit à des assemblées ; ce qui pose la question de l'espace public propre à la diffusion des Lumières de Kant à Foucault. Je sais que ceci est un thème libéral, toutefois il est à remarquer que pour l'auteur les Etats-Unis et son régime fédéral représente la meilleure négation de l'Etat. Au XIX siècle peut-être, mais aujourd'hui il n'en est rien.

Pour Bakounine, Marx a eu un effet majeur sur l'histoire subjective du prolétariat en révélant dans la théorie ce que la pratique avait de révoltante. Pour l'analyse du social dans la conjoncture, pour sa description et pour son explication à partir de faits localisables et historiques. Avec Marx, le rapport entre la synchronie de la conscience prolétaire et l'objet diachronique a été médiatisé par la science afin de contourner l'évidence de la conscience, et les effets d'appel à l'ordre de l'idéologie dominante. En partant des individus pour décrire l'objet social, en multipliant à l'infini l'essence plurielle de ce tout historique structuré en classes (religieuses, politiques, économiques, sociales) inclusives qui font exister l'homme et dans lequel il peut penser, critiquer et au besoin se révolter, la société retrouve rationnellement ce qu'elle pensait par un mythe, l'absolu de la vie et la finitude ontologique des hommes. La conscience de l'objet « société », par lequel Bakounine se représente et fait l'expérience des choses, et des événements, pose le problème de savoir ce qui appartient à l'individu de penser et de faire et ce qui appartient à la composition du social multipolaire, sous leur rapport d'autonomie et de détermination réciproque. Le problème étant pour notre auteur l'aliénation de l'initiative sociale par les autorités absolues que représentent les résultantes historiques de l'économie, l'Eglise et l'Etat. Ce qui ne peut se résoudre que par une éducation révolutionnaire. Citons à cet égard la *Lettre à un Français* du 8 septembre 1871 :

« [L']antagonisme de la révolution bourgeoise et de la révolution populaire n'existait pas encore, en 1793, ni dans la conscience du peuple, ni même dans celle de la bourgeoisie. On n'avait pas encore démêlé de l'expérience historique cette vérité, que la liberté de toute la classe privilégiée – et par conséquent celle de la bourgeoisie – était fondée essentiellement sur l'esclavage économique du prolétariat. Comme fait, comme expérience réelle, cette vérité avait toujours existé ; mais elle avait été tellement embrouillée avec d'autres faits et masquée par tant d'intérêts et de tendances historiques différentes, surtout religieuses et nationales, qu'elle ne s'était point encore dégagée dans sa grande simplicité et dans sa clarté actuelle, ni

par la bourgeoisie, commanditaire du travail, ni par le prolétariat, salarié c'est-à-dire exploité par elle. La bourgeoisie et le prolétariat étaient bien dès lors ennemis naturels, mais sans le savoir ; par suite de cette ignorance, ils attribuaient, l'une ses craintes, l'autre ses maux, à des raisons fictives, non à leur antagonisme réel ; et se croyant unis d'intérêts, ils marchèrent ensemble contre la monarchie, la noblesse et les prêtres. »<sup>6</sup>

Le problème conjoncturel de la révolution, en 1870, c'est que les éléments historiques sociaux possédant un potentiel révolutionnaire sont inopérants. L'autorité politique de la nation française est paralysée par son actualité militaire d'une part, et, d'autre part, agir sur et avec cette autorité aurait des effets contre-révolutionnaires. Seule une levée en masse permet donc, stratégiquement, de sauver la France et de faire la révolution. Car, les « éléments historiques ne suffisent pas à créer l'histoire. J'appelle éléments historiques les dispositions et conditions générales d'un développement réel quelconque ». La levée de masse répond à une question posée au marxisme, pourquoi la révolution politique est-elle un vain mot d'ordre, ici et maintenant ? Pour Bakounine, la question est mal posée à cause de la situation. La vraie question est : pourquoi se lever contre la Prusse c'est faire la révolution. Les conséquences théorico-pratiques de la dialectique animalité(économie sociale et privée)-pensée(science)-révolte(liberté) sont une juste lecture de la conjoncture révolutionnaire dans la conjoncture elle-même et la prévision des causes de son échec, à quelques nuances près.

Voyons comment il pense dans la conjoncture, d'où il part théoriquement pour arriver à quelle pratique, et comment la conjoncture est un moyen de vérifier ses dires. En un mot, voyons comment il analyse le social en 1870 1871, comment il perçoit et comprend une actualité à tendance révolutionnaire. Son œuvre est tout entière pour la révolution sociale. Vaincre l'idéologie dominante ou l'idéalisme est le seul motif de sa philosophie.

I. Après l'épisode de Lyon Bakounine rédige les Lettres à un Français qui s'étalent du premier au quinze septembre. Il explique sa thèse fondamentale qui est le fil rouge de sa pensée, la révolution sociale. Les événements de l'Europe sont l'occasion de rendre compte des séries causales qui déterminent à la veille de la Commune de Paris la perspicacité d'une levée en masse. Pourquoi la révolution politique est-elle un vain mot, maintenant, en France ? ou, en quoi se lever en masse aujourd'hui est-il le seul moyen pour la France de gagner sur les deux tableaux, contre la Prusse, et contre l'exploitation économique et la domination idéologique ?

Dans l'ordre de la connaissance tel qu'il se développe et s'impose au XIX siècle, il y a, selon Foucault, deux types de synthèses objectives des mots et des choses, qui constituent deux blocs de rationalité en vis-à-vis dans la philosophie. La première synthèse objective qui prend la figure de l'idéologie classique a trait à l'apparition et à l'étude du sujet transcendantal. Cette forme « interroge les conditions d'un rapport entre les représentations du côté de ce qui les rend en général possibles » (*Les Mots et les choses*, p. 256). La seconde forme de pensée qui prend la figure de la critique ; notons le rapport de face à face dans la théorie et dans la pratique entre l'idéalisme bourgeois d'un Hegel et le matérialisme historique d'un Marx dont Bakounine à conscience, « interroge les conditions d'un rapport entre les représentations du côté de l'être même qui s'y trouve représenté » (SM, p.257). La première pensée vise l'expérience de la représentation dans l'immédiat de la conscience tandis que la seconde forme est propre à la critique de ces évidences idéologiques. Ce qui ne manque pas de faire apparaître un différentiel de temporalité entre la conscience que les individus des classes sociales ont de leur société et, les enjeux stratégiques qui font exister ces

---

<sup>6</sup> Bakounine, Lettre à un Français, le 8 septembre 1871

classes dans leurs rapports les unes aux autres au sein de la totalité dans un temps où la bonne stratégie a changé. En ce qui concerne les temporalités inhérentes à l'expérience des mots, des choses et de leurs conséquences pratiques dans la théorie marxienne d'une rectification tendancielle, il y a dans l'épistémè du XIX<sup>e</sup> siècle un troisième possible pour la pensée politique, celui de penser le pouvoir comme exercice et non comme possession.

Un niveau épistémologique d'analyse permet de révéler une distinction entre Marx et Bakounine. Même s'ils s'accordent sur la véracité du matérialisme, d'abord l'expérience ensuite la science puis la révolution, dans la conjoncture du « spectre communiste » qui les enveloppe. Il apparaît rapidement que la méthode et l'objet auxquels s'attachent les deux auteurs varient par certains côtés. L'un, Marx, s'attache, selon Althusser, à la science de l'histoire<sup>7</sup>, et continue de croire en un usage révolutionnaire de l'Etat. Il est celui qui ouvre au Savoir une nouvelle méthode d'analyse des sociétés à économie capitaliste. Ce qui pose Bakounine du côté de l'antagonisme entre la science prolétarienne et l'idéologie dominante, il s'intéresse aux principes philosophiques de l'exercice du pouvoir et à leurs conséquences pratiques sur l'histoire sociale. Pour lui, les fictions unitaires de la société bourgeoise ont été nécessaires et sont révoltantes. Elles sont nécessaires parce qu'elles ont fait l'histoire jusqu'à aujourd'hui, mais le mouvement de l'histoire indique un progrès du savoir et de la liberté vers l'égalité économique, qui se diffusent dans le peuple jusqu'à lui faire prendre conscience de son autonomie possible au moyen des communes et de son pouvoir essentiellement multiple. Ce qui est révoltant à ce jour c'est l'organisation structurelle qui domine en laissant la population dans la misère et l'esclavage. Dans la situation de 1870, les seules catégories sociales ayant la possibilité de prendre une initiative victorieuse contre les Allemands sont les ouvriers et les paysans. L'Etat administratif bonapartiste ou le gouvernement de la défense sont impuissants. Si la masse s'insurge, c'est-à-dire prend les armes contre la Prusse avec l'intelligence, la volonté et l'audace de faire front commun dans l'intérêt général de l'intégrité nationale, si les communes s'organisent pour porter secours à la capitale symbole de l'unité nationale, alors la guerre sera gagnée et la révolution faite de la périphérie vers le centre. La société pourra à ce moment se réorganiser librement avec une autorité minimale, naturelle, du centre symbolique sur la périphérie. Lyon dans sa position de seconde capitale et de porte du Midi doit organiser et engager une armée contre la Prusse. Par cette action l'unité est sauvée avec la conséquence que

« le pouvoir se fonde dans la collectivité, et (...) devient l'expression sincère de la liberté de chacun, la réalisation fidèle et sincère de la volonté de tous ; chacun n'obéit que parce que le chef du jour ne lui commande que ce qu'il veut lui-même. Voilà la discipline vraiment humaine, la discipline nécessaire à l'organisation de la liberté. »

Son raisonnement s'attache au problème de sauver la France ; mais dans les circonstances de son actualité, sauver la France revient à faire la révolution par le peuple.

La matérialité du discours bakouninien vise dans la conjoncture la « transformation » des deux domaines de la réalité que sont les individus des classes sociales et leur subjectivité : dans son adresse aux « chercheurs sincères de la vérité » ayant à prendre part à la lutte des classes et, dans l'opposition théorique à l'activité aliénante produite au nom de l'unité centralisée. Qui est historiquement devenue, à cause des effets positifs d'interpellation de l'idéalisme facteur de domination pour certains, et, à cause des effets de résistance du matérialisme à l'assujettissement de la masse facteur de révolution. La matérialité de sa critique réside dans l'opposition à toutes les autorités absolues évidentes, idéologiques, de la science idéaliste exploitant les conditions de vie misérables des travailleurs, parce que la catégorie de sujet de la révolution n'est pas une évidence induite par le simple fait d'avoir pour soi des idées. L'effet qu'il cherche à produire est de positionner les individus de part et

<sup>7</sup> Althusser, « La philosophie comme arme pour la révolution », *op. cit.*

d'autre d'une ligne de démarcation théorique, qui recouvre en 1870 le temps d'une prise de pouvoir pratique, entre idéalisme bourgeois et matérialisme ouvrier. Alors, l'existence matérielle de l'idéologie est saisie non en termes classiques d'une dialectique conscience / objet de conscience / prise de conscience du domaine de la lutte économique, mais dans les termes d'une dialectique historique niant l'autorité (pouvoir idéologique sur l'esprit et pouvoir institutionnel sur le corps) qui a chez Bakounine la figure d'une négation de l'animalité par l'humanité aux moyens du savoir et de la révolte.

Le couple Idéologie-Pouvoir est abordé de manière originale dans la conjoncture qu'il occupe, à cause de sa démarche individualiste d'analyse des événements sociaux à partir de leurs acteurs. L'idéologie n'est pas la simple capacité du sujet d'être présent à des sensations, émotions et idées qui soient lui viennent du dehors soit lui viennent du dedans. L'idéologie est une réalité objective « dans laquelle » les hommes, ici les classes, mais aussi les individus qui figurent dans les classes, prennent conscience de leur conflit de classe, et « le mène jusqu'au bout ». Les fictions du gouvernement de la Défense entraîneront une paix abjecte pour la population, à l'exception bien sûr d'une classe bourgeoise qui préfère les conditions ruineuses de l'armistice pour ne pas courir le risque d'avoir à armer la masse. De là nous pourrions voir si par un certain biais l'auteur ne franchirait pas la limite absolue de Marx sur l'idéologie analysée par Althusser dans un article éponyme. Althusser remarque que Marx n'a jamais pensé l'existence matérielle des idéologies et leur existence matérielle dans la matérialité de la lutte des classes.

« Il y a une raison qui explique et légitime en quelque sorte les croyances absurdes du peuple. Cette raison, c'est la situation misérable à laquelle il se trouve fatalement condamné par l'organisation économique de la société, dans les pays les plus civilisés de l'Europe. Réduits, sous le rapport intellectuel et moral aussi bien que sous le rapport matériel, au minimum d'une existence humaine, enfermé dans sa vie comme un prisonnier dans sa prison, sans horizon, sans issue, sans avenir même, si l'on en croit les économistes, le peuple devrait avoir l'âme singulièrement étroite et l'instinct aplati des bourgeois pour ne rien éprouver le besoin d'en sortir ; mais pour cela il n'y a que trois moyens, dont deux fantastiques, et le troisième réel. Les deux premiers, c'est le cabaret et l'église, la débauche du corps ou la débauche de l'esprit ; le troisième, c'est la révolution sociale. » Car, « croyances et habitudes (...) sont plus intimement liées qu'on ne le pense »<sup>8</sup>.

Il accorde beaucoup d'importance à l'expérience religieuse. La foi du sujet et le sujet de la foi ne sont qu'un en Dieu, il doit en être de même pour les révolutionnaires. L'homme fait naturellement corps avec ses convictions. L'expérience est intime, elle est intraduisible dans le langage autrement que comme révélation de la parole ou comme révélation de la science. Le sujet peut tout au plus professer l'objet de sa foi, qui le soumet automatiquement à l'autorité de la divinité ou de la raison et à leurs institutions terrestres. Il peut en faire la démonstration, mais il ne peut la montrer en elle-même sauf dans l'œuvre, la conduite morale. Il en fait tout au plus l'expérience quand l'autorité compétente le corrige. La foi détermine au moins un héritage transgénérationnel où la conscience de soi dans un rapport à l'objet divin ne diffère pas de la conscience de soi dans son rapport à l'objet politique.

La dialectique Feuerbachienne de la conscience de soi et de l'objet divin est comprise par Bakounine d'une autre manière que Marx, par l'effet de la composition des historicités de la subjectivité religieuse jointe à la subjectivité politique dans l'élément de l'animalité qui est aussi l'élément de l'économie sociale et privée. En mettant l'animalité et l'économie sur un même plan, les individus sont des corps subjectifs eux-mêmes inclus et pétris des relations sociales dans la matérialité active de la lutte des classes. Ce pourquoi, la pensée amène les individus à prendre conscience de leur condition de vie révoltante ou à être dans une aliénation qui se caractérise par une dépendance physique à l'Etat, où la volonté produit

---

<sup>8</sup> M. Bakounine, *Dieu et l'État*, Mille et une nuit, p. 15-16.

l'activité de sa conservation de ce dernier et non l'activité libre. Dans le cas de la révolution, la volonté doit acquérir la même force religieuse qui a rendu possible les martyrs chrétiens. Le message semble être que, au bout du compte, la révolution dépassera le stade de la révolte à condition que le peuple soit prêt à mourir pour ses idées prolétaires, à condition qu'il ait foi en la révolution. En effet, « pour féconder les éléments historiques, pour leur faire produire une série de transformations historiques nouvelles, il faut un fait vivant, spontané, sans lequel ils pourraient rester bien des siècles encore à l'état d'élément, sans rien produire. Ce fait ne manqua pas au christianisme : ce fut la propagande, le martyr et la mort de Jésus-Christ »<sup>9</sup> L'aliénation spirituelle et l'aliénation juridico-politique sont dues aux autorités religieuses et étatiques qui représentent, certes, un pouvoir sur les consciences, mais également un pouvoir sur les corps qui se surajoute à l'aliénation physique du travail salarié. Ce qu'il manque au matérialisme de Feuerbach, selon Marx, c'est la saisie objective de l'activité, cela est vrai d'un certain point de vue scientifique, pour l'étude des rapports sociaux de production, qui « permet, selon Althusser, la connaissance de la structure des formations sociales et de leur histoire »<sup>10</sup>. Effectivement, la sensibilité spirituelle et sociale, ne se laisse pas théoriser dans l'objectivité propre aux faits sociaux du Travail, par l'acte de connaissance d'un sujet transcendantal.

Bakounine considère que les mots entraînent une aliénation de l'essence humaine dans un champ plus large que celui de la foi envisagée par Feuerbach. Pour le dire avec Derrida, il invite à « *ne jamais traiter comme un accident la force du nom dans ce qui arrive, se fait ou se dit au nom de la religion.* » Car la structure de l'aliénation religieuse est transversale à la structure de l'expérience politique, les figures de l'Être suprême ou du Léviathan sont des abstractions de même ordre. L'expérience politique est, par deux aspects au moins, religieuse, du fait de croire et du fait d'être soumis, non plus à l'autorité du dogme que l'humanité est une création de Dieu, mais à l'autorité de l'économie capitaliste pour qui l'activité de production et la plus value représente les remèdes à la finitude ontologique de toute l'humanité. Le travail salarié est une passion d'esclave qui vise à acheter la paix de l'Etat, – quoi de plus religieux.

La topique bakouninienne de l'histoire vise à inscrire l'idéologie directement dans les rapports de pouvoir. L'« infrastructure de l'idéologie » possède une double historicité, pour lui, elle est l'animalité pensante et se révoltant, de prime abord dans la pensée grâce à la lucidité de sa position dans la lutte des classes acquise par le matérialisme, elle est surtout l'économie sociale et privée se justifiant dans l'élément de la vérité pour durer. « Toute l'histoire, intellectuelle et morale, politique et sociale est un reflet de l'histoire économique ». Il superpose ces deux types de structures historiques subjectives et sociales comme suit : « Trois éléments ou, si vous voulez, trois principes fondamentaux constituent les conditions essentielles de tout développement humain, tant collectifs qu'individuels dans l'histoire : 1° *l'animalité humaine*, 2° *la pensée*, 3° *la révolte*. A la première correspond proprement *l'économie sociale et privée* ; à la seconde, *la science* ; à la troisième, *la liberté* »<sup>11</sup>.

L'intelligence est la faculté de produire des abstractions à partir de la vie en société. L'homme est un animal social, ce qui veut dire qu'il est d'abord le fruit de ses relations sociales avant de pouvoir penser cette société et de s'y révolter. L'idéologie est « une réalité « spirituelle » supra individuelle, qui s'impose aux individus eux-mêmes. » (Althusser, « Marx dans ses limites », p. 509) La conscience des individus consiste en deux choses, une capacité d'avoir en général des idées prises pour vrai, la science, et une capacité de se

<sup>9</sup> *Dieu et l'État*, op. cit., p. 85.

<sup>10</sup> L. Althusser, « La philosophie comme arme de la révolution », op. cit.

<sup>11</sup> Bakounine, *Dieu et l'État*, op. cit., p. 5.

retourner contre les idées dominantes critiquées alors comme illusions produites par l'autorité religieuse et politique à partir de conditions de vie injustes. Cependant, le prolétaire n'est jamais une pure conscience, le sujet pris dans les évidences idéologiques est, en même temps, un sujet empirique, un centre de sensation et d'action. L'individu est aussi doué d'un corps que le principe de l'animalité cherche à théoriser. La faculté de penser fait apparaître le corps second à l'idéalisme, mais ce n'est pas vérifié matériellement, c'est même plutôt un effet d'autorité religieuse du dogme de la mortification de la chair qu'un effet de l'idéologie entendue comme présence à soi des émotions sensations ou idées. La capacité d'avoir et de produire des idées est induite par une loi naturelle, celle de l'antagonisme de classe qui est le moteur de l'histoire matérielle et idéale. « Cette négation aussi rationnelle que naturelle, à la fois historique et logique, fatale comme le sont les développements et les réalisations de toutes les lois naturelles dans le monde – (...) constitue et (...) crée l'idéal, le monde des convictions intellectuelles et morales, les idées. »<sup>12</sup>

Un point de vue phénoménologique permet de clarifier l'influence du religieux sur l'imaginaire politique. Cet outil est le concept de « messianique » d'une attente sans objet. Cette attente n'est pas réellement sans objet sitôt qu'elle s'incarne. Suivant la dialectique bakouninienne, l'imagination saturée par l'idéologie du Salut chrétien et de la justice d'Etat ouvre à la conscience la possibilité de l'événement révolutionnaire. En définissant l'ouverture métaphysique de l'historicité et son horizon expérimental, l'Etat chrétien donnerait aux individus une structure générale de l'expérience consciente de l'histoire théologico-politico-révolutionnaire, qui se superpose à l'expérience historique et collective des antagonismes de classe par le biais de l'imagination.

On arrive du point de vue de l'action à un accès au réel, par l'animalité humaine religieuse, politique ou révolutionnaire, individuel et collectif, qui est autant une question du sens de la totalité sociale historique qu'une question de pouvoir. La religion détermine le sens de l'histoire du monde et un certain usage du corps, tout comme la politique détermine le sens de l'histoire nationale et une discipline militaire ; cependant, la révolution détermine aussi une ouverture de l'historicité et un horizon expérimental pour l'Europe, ses Etats, les classes et les individus. Une voie d'accès à la transformation des comportements religieux et politiques se dégage alors selon l'angle des intérêts individuels ou collectifs et des stratégies de classe. Une voie d'accès à la force politique et sociale de la religion se retrouve dans les deux perspectives d'un maintien de l'ordre établi ; la religion incarne la force de la tradition, ou d'une transformation de cet ordre établi à l'image des premiers chrétiens dans la Rome païenne. La force de l'Etat se nourrit de l'habitude religieuse que les hommes ont à conserver une autorité par le haut, pour eux-mêmes et les leurs, contre les phénomènes insurrectionnelles. L'Etat doit rester saint, sauf et indemne de toutes impuretés. Par contre, la force révolutionnaire de la religion, pour Bakounine, c'est la puissance physique et symbolique du martyr face à la mort et à l'ancienne société. Cette temporalité longue et rigide de la tradition monothéiste occidentale pèse sur l'événement révolutionnaire de la Commune en ce qu'elle détruit la possibilité pour les agents d'envisager leur autonomie par rapport au garant de l'Ordre traditionnel capitaliste, et encourage la réaction versaillaise chez tous les individus, sans distinction de classe, à qui manque une réelle éducation révolutionnaire. Seules des convictions de types religieuses donnent aux hommes la force de s'opposer à la mort, ici représentée par l'esclavage économique.

Les événements qui composent l'avènement de la Commune sont compris dans un horizon eschatologique à partir de la totalité du développement de l'humanité dans ses

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 8.

dimensions d'espace et de temps. L'économie sociale et privée, l'économie politique capitaliste, est le fruit des relations animales dont il faut se libérer. La dialectique de l'humanité sur l'animalité est mise en mouvement par les deux vecteurs du progrès humain, *la faculté de penser et la faculté, le besoin de se révolter*, qui représentent les dimensions spatio-temporelles de l'histoire. « Ces deux facultés, combinant leur action progressive dans l'histoire, représentent proprement le moment, le côté, la puissance négative dans le développement positif de l'animalité humaine, et créant par conséquent tout ce qui constitue l'humanité dans l'homme. »<sup>13</sup> Il y a donc deux sortes de moteurs du développement historique. D'une part, un mouvement général, quasiment transcendantal de la pensée et de la révolte dans l'animalité, qui se caractérise par la réalisation de la justice du plus fort, dans un premier temps, qui aboutit à l'idée d'une justice politique universelle avec le christianisme et les révolutions bourgeoises du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui finira avec la réalisation de la justice sociale par la révolution prolétaire. D'autre part, il y a du côté de l'événement une puissance immanente aux hommes qui résulte des interactions entre le progrès de la science et sa diffusion dans le peuple et le besoin de se révolter.

L'histoire se fonde ainsi sur une anthropologie philosophique. – Il appartient pleinement à l'épistémè du XIX<sup>e</sup> siècle mise au jour par Foucault dans *Les Mots et les choses*. Seul l'homme est doué, dans le règne animal, d'une faculté de penser proprement dite, parce que lui seul est capable d'abstraction et de généralité, capable de produire des concepts et d'asseoir l'autorité d'institutions sociales sur la parole. Parole qui ne devient autoritaire, ne fait organisation du lien social que lorsque les conditions historiques sont favorables à l'acceptation de la vérité du discours, à l'exemple du message chrétien qui ouvra la possibilité de l'institution monarchique, qui elle-même ouvra la voie aux révolutions de 1789 et 1793 et qui servent de référent à l'argumentation en 1870. Ce qui est révoltant, dans le cadre d'un Etat chrétien, c'est que cette autorité de la parole est organisée et qu'elle s'est enrichie grâce au pouvoir monarchique, elle revêt de ce fait des intérêts économiques qui lui font viser sa conservation tant sur les plans idéologiques que politiques, qui donc nourrissent la réaction au sein du régime bourgeois. Par ces effets aliénant sur la population, surtout rurale, la religion et l'Etat déterminent les paysans contre le mouvement communiste, pour préserver le droit à la propriété.

Revenons à la conjoncture : la dialectique bakouninienne permet de percevoir une forme de déterminisme objectif qui empêche la « transformation du monde » par la levée en masse, c'est l'antagonisme de la classe ouvrière et de la classe paysanne, qui est le problème de la subjectivation révolutionnaire.

À la date du 5 septembre il dit ceci :

« Je pense qu'à cette heure en France, il n'y a que deux classes qui soient capables de ce mouvement suprême qu'exige le salut de la patrie : ce sont les *ouvriers* et les *paysans*. Ne vous étonnez pas que je parle des paysans. Les paysans ne pèchent que par ignorance, non par manque de tempérament. N'ayant pas abusé ni même usé de la vie, n'ayant pas subi l'action délétère de la civilisation bourgeoise, qui n'a pu que les effleurer à peine à la surface, ils ont conservé tout le tempérament énergique, toute la nature du peuple. La propriété, l'amour et la jouissance non des plaisirs mais du *gain*, les ont rendus considérablement égoïstes, c'est vrai, mais n'ont pas diminué leur haine instinctive contre ceux qui jouissent des fruits de la terre sans les produire par le travail de leurs bras. D'ailleurs, le paysan est foncièrement patriotique, national, parce qu'il a le culte de la terre, une véritable passion pour la terre, et il fera une guerre à mort aux envahisseurs étrangers qui viendront le chasser de son champ. Mais pour gagner le paysan, il faudra user à son égard d'une grande prudence. S'il est vrai que le paysan

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 9.

hait l'envahisseur du sol, qu'il hait aussi les beaux messieurs qui le grugent, il ne hait pas moins, malheureusement, les ouvriers des villes. Voilà le grand malheur, voilà le grand obstacle à la révolution. L'ouvrier méprise le paysan, le paysan lui rend son mépris en haine. Et cependant, entre ces deux grandes moitié du peuple, il n'y a en réalité aucun intérêt contraire, il n'y a qu'un immense et funeste malentendu, qu'il faut faire disparaître à tout prix. (...) Puisque cet antagonisme fatal ne repose que sur un malentendu, il faut que l'une des deux parties prenne l'initiative de l'explication et de la conciliation. L'initiative appartient naturellement à la partie la plus éclairée, c'est-à-dire aux ouvriers des villes. »<sup>14</sup>

Il y a un double temps entre les mots et les choses, dans l'ordre de la Connaissance et dans l'ordre de la Révélation, visible du fait des conséquences avérées de la vérité (théologique, métaphysique ou scientifique) sur la pratique religieuse, politique, savante qui se fait sentir ici entre la civilisation prolétarienne et l'attitude réactionnaire de la classe paysanne. Le comportement humain théorique, que Bakounine pense comme éducation, n'est pas sans considération de l'action consciente et délibérée effectuée au nom d'une conviction intime qui, dans la situation française en 1870 contraint à une réconciliation urgente des deux grandes parties du peuple. La théorie cherchée ou révélée sont deux sources de la connaissance d'où proviennent l'action faite *au nom de* l'Ordre ou *au nom de* la Révolution ; ce double aboutissement mine le devenir révolutionnaire. Les ouvriers n'ayant pas œuvré, n'ayant pas pu œuvrer, par manque de volonté ou à cause du temps trop court de la Commune de Paris, à la subjectivation révolutionnaire de la paysannerie, celle-ci agira contre la révolution. Parce que cette classe sociale qui n'a pas subi l'action délétère de la civilisation bourgeoise reste quand même profondément marquée par l'action aliénante de la religion et de l'idéologie gouvernementale. La classe paysanne conserve l'idée que sa sécurité, matérielle et juridique, doit être garantie par une autorité suprême. Le vote pro monarchiste de celle-ci exprime une forme d'hétéronomie qu'introduit la religion dans la pratique politique. L'aliénation de la conscience paysanne dans l'idéologie religieuse empêche l'émergence d'un dialogue savant avec la vérité que les ouvriers ont de la situation.

Tout individu est un animal social avant d'être un être humain. En d'autres mots, tout sujet est d'abord idéologique avant d'être révolutionnaire, l'expérience qu'il fait des événements est guidée par l'image du monde constituée de l'expérience de l'éducation, où se place le couple conceptuel Idéologie / Pouvoir. Cette image détermine les individus à une certaine discipline de soi et des autres, à un type particulier de relations sociales, qui dans le cadre d'un devenir sujet de la révolution appelle les individus à résister à l'interpellation. L'éducation distribue des valeurs qui, non critiquées, sont les raisons évidentes de l'action et les critères du jugement. Aujourd'hui, les individus sont éduqués en vue d'être esclave ; leur faculté de penser est déconnectée de leur humanité, de leur faculté de se révolter. La civilisation européenne, le christianisme et l'Etat en deux mots, sous couvert de réaliser la justice universelle, imposent à la masse un fonctionnement des relations économiques iniques. « Je l'appelle « inique » (le fonctionnement hiérarchique), parce que ce mystère (qu'est la vie en société) a été et continue encore d'être la consécration de toutes les horreurs qui se sont commises et qui se commettent dans le monde humain ; et je l'appelle « inique », parce que toutes les autres absurdités théologiques et métaphysiques qui abêtissent l'esprit de l'homme n'en sont que les conséquences nécessaires »<sup>15</sup>.

L'animalité humaine oblige les hommes à s'éduquer, car l'instinct et la passion de l'ici et du maintenant, « l'effet idéologique élémentaire » a été et est encore largement sa loi, cette modalité des relations humaines aboutie à l'économie sociale et privée qui est autant une économie de soi à soi, de soi aux autres, qu'une économie de classe à classe ou d'Etat à Etat.

<sup>14</sup> Bakounine, Lettres à un français du 5 septembre 1870.

<sup>15</sup> *Dieu et l'État, op. cit.*, p. 102 note.

Or, le capitalisme révèle son visage d'exploiteur avec la loi de la plus-value dégagée par Marx. L'animalité et l'économie forment le fond anthropologique, biographique, social, et la matière des forces productives, qui historiquement se sont constituées en classe. L'histoire révèle une lutte de pouvoir juridique entre la noblesse et la bourgeoisie jusqu'en 1793. Aujourd'hui la science prolétaire (entendons : Marx) révèle à son tour une lutte de pouvoir économique entre la bourgeoisie et le prolétariat que Bakounine interprète comme une lutte de pouvoir social en 1870. L'idée d'égalité a progressé en droit, maintenant elle doit aboutir en fait. Et cela est possible au vu des événements européens, directement à la vue de la situation française intérieure face à l'envahisseur prussien.

La science prolétaire est à la fois un facteur du progrès de l'humanité sur l'aliénation religieuse, politique, économique et symbolique de la bourgeoisie et, le vecteur de diffusion d'un savoir révoltant. L'humanité est la négation de cette animalité, ou la négation de l'évidence idéologique, par le jeu combiné de la science et de la liberté. La révolte individuelle est au prix de la vérité et la vérité est au prix d'une lutte pour sauver la France ; qui s'accompagne d'une lutte pour produire des concepts dominants l'idée de centralisation des pouvoirs dans le champ théorique en 1871. La révolution n'advient qu'à condition d'une organisation décentralisée de la rébellion à cause de la situation actuelle. L'éducation prolétaire propage la science, en espérant que l'action des Lumières opère jusqu'au terme de la liberté, à l'initiative communale. Le possible de la révolution pour Bakounine réside dans la structure anthropologique de l'humanité historique et dans la conjoncture post-communarde, c'est l'inefficacité de la machine autoritaire à résoudre une crise vitale qui définit un possible, qui doit être soutenu par des personnes éduquées, conscientes du rôle historique à tenir, et des nombreuses difficultés à surmonter. L'éducation doit donner à la masse intelligence, volonté et audace. D'où le fait que Bakounine parle et écrit quand c'est nécessaire, pour « aider », contribuer à l'avènement de l'événement contre l'idéologie du gouvernement de la Défense nationale, pour dénoncer et expliquer l'urgence de l'événement à produire. La science prolétaire doit éviter un écueil pourtant, celui de devenir l'apanage d'une classe pour elle-même qui aurait tôt-fait de cesser de s'occuper de vérité pour ne plus s'occuper que de conserver ses nouveaux privilèges révolutionnaires.

Ce risque, de voir la révolution échouer par la reconstitution de nouvelles classes sociales, est omniprésent dans la pensée politique de Bakounine et nous amène sans transition au problème du dépérissement de l'Etat, à la question d'une transition de l'ancien régime au nouveau régime. La question serait alors, comment penser la négation de l'administration centralisée des hommes à le passage à une organisation fédérale du territoire ?

Pour Bakounine, la Commune de Paris est la révolution sociale instituée. C'est l'histoire elle-même qui offre une résistance à l'idéologie ainsi qu'une possibilité de révolution sociale. Mais le fait de devoir résister est une cause majeure de son échec. « C'est un fait historique immense (et non plus une tendance) que (la) négation de l'Etat se soit manifestée précisément en France, qui a été jusqu'ici par excellence le pays de la centralisation politique, et que se soit précisément Paris, la tête et le créateur historique de cette grande civilisation française, qui en ait pris l'initiative. Paris se découronnant et proclamant avec enthousiasme sa propre déchéance pour donner la liberté et la vie à la France, à l'Europe, au monde entier ; Paris affirmant de nouveau sa puissance historique d'initiative en montrant à tous les peuples esclaves – et quelles sont les masses populaires qui ne sont point esclaves ? – l'unique voie d'émancipation et de salut. »

Sa forme fédéraliste était aboutie, mais les hommes qui lui donnèrent vie n'ont pas compris l'originalité du signifiant Commune de Paris de 1871, et donc n'ont pas su trouver la manière adéquate de diriger l'événement jusqu'à son durcissement dialectique complet dans

l'Histoire de France et de l'humanité. L'autorité de l'Etat et son dépérissement étaient effectifs. L'initiative révolutionnaire était entre les mains des communes qui sont des formes politiques d'autorité polaire. La base politique pour un exercice du pouvoir décentralisé était trouvée, c'est l'ensemble des communes qui aurait dû se réorganiser spontanément. Naturellement, certaines d'entre elles auront plus d'autorité que d'autres, ce qui risque de conduire à une guerre civile. Mais, comment réorganiser autrement les parties au sein d'un tout qui n'a plus l'usage légitime de la force ?

Il ne dit rien des modalités d'exercice du pouvoir communal, mis à part une critique des personnages qui l'ont composée : très peu avait de réelles convictions socialistes. La majorité était composée de jacobins dépassés par la nouveauté du fédéralisme et par la vitesse des événements, n'ayant pas assez d'intelligence, de volonté et d'audace. Ils ont été pris par le mouvement et n'ont pas su le diriger, ils n'ont pas su le faire vivre contre les forces réactionnaires.

Pourtant, face à l'échec de la Commune de Paris, Bakounine expose avec enthousiasme un diagnostic philosophique et pratique de l'événement. Car celui-ci doit devenir un point d'appui pour les révolutions à venir, un exemple. Il prend part, ce faisant, à ce qu'Althusser désignera la lutte des classes dans la théorie. L'enjeu est stratégique, le sens de l'événement ne doit pas échapper des mains de ceux qui firent l'événement révolutionnaire. Le sens de la Commune est lié à l'histoire de la France, à l'histoire de l'Europe et par extension à l'histoire de l'humanité. Elle est un symptôme du développement nécessaire de la révolution sociale dans l'histoire, une preuve de son mouvement général réel et une force désaliénante pour le prolétariat éclairé. Ce sens introduit dans l'histoire par l'événement laisse une trace physique et psychique, qui vide le pouvoir étatique de son signifié. Ce nouveau signifiant, Commune de Paris quant à lui ouvre à la mémoire collective la possibilité d'une organisation politique sans Dieu ni Etat et rend justice à toutes les révolutions sociales à venir. Malgré son échec, la Commune a réussi à prendre le pouvoir, elle a nié l'Etat, mais elle n'a pas eut le temps de transférer ce pouvoir à un nouveau mode d'organisation du territoire. A manqué ne serait-ce que le temps nécessaire de l'élaboration d'un programme. La Commune est une étape de l'émancipation des masses de toutes les transcurrences sociales.

L'événement offre au mouvement une résistance contre les effets d'interpellation de l'Etat causée par son existence même et sa chute. Il y a un mouvement positif de la pratique révolutionnaire à la théorie qui prend racine dans l'événement, qui permet à la pensée de se vérifier par la matière de l'événement et d'inscrire le « vrai sens » du fait historique contre l'idéologie dominante et de construire une mémoire collective. La chute de la Commune de Paris a marqué les esprits.

Par la mémoire vive de l'événement, vive parce que traumatique à cause de la mort, l'engagement moral des masses grandit et vient nourrir la révolution sociale, l'intensité de la révolte croît jusqu'à faire un monde nouveau, plus juste, basé sur l'égalité de tous et la liberté de chacun. En effet, nous citons Bakounine, « je suis un partisan convaincu de l'égalité économique et sociale, parce que je sais qu'en dehors de cette égalité, la liberté, la justice, la dignité humaine et le bien-être des individus, aussi bien que la prospérité des nations ne seront jamais qu'autant de mensonges »<sup>16</sup>. La puissance de la liberté arrive à terme à imposer ses règles à l'animalité de l'homme et à la pensée idéaliste. L'animalité, la pensée et la révolte sont les causes (je cite) des « fictions malfaisantes dont le parti de l'ordre, ce représentant officiel, privilégié et intéressé de toutes les turpitudes religieuses, métaphysiques, politiques,

---

<sup>16</sup> Bakounine, *La Commune de Paris*, op. cit., p. 77.

juridiques, économiques et sociales, présentes et passées »<sup>17</sup>. L'avenir est donc entre les mains des masses révolutionnaires qui dorénavant ont seules, l'avantage de la vérité, et le devoir de réaliser l'humanité. L'issue de la lutte n'est pas présente mais « l'intensité des conséquences » fait vivre le mouvement.

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 76.

## GRM Séance du 20/12/2008 : Florilège

« La philosophie marxiste-léniniste, ou le matérialisme dialectique, représente la lutte des classes prolétarienne *dans la théorie*. Dans l'union de la théorie marxiste et du mouvement ouvrier (réalité *ultime* de l'union de la théorie et de la pratique) la philosophie cesse, comme dit Marx, d'« interpréter le monde ». Elle devient une arme pour sa « transformation » : *la révolution*. » (L. Althusser, « La philosophie comme arme de la révolution », in *Solitude de Machiavel*, PUF, Actuel Marx, p. 153).

« La catégorie de sujet est constitutive de toute idéologie, mais en même temps et aussitôt nous ajoutons *que la catégorie de sujet n'est constitutive de toute idéologie, qu'en tant que toute idéologie a pour fonction (qui la définit) de « constituer » des individus concrets en sujets*. C'est dans ce jeu de double constitution qu'existe le fonctionnement de toute idéologie, l'idéologie n'étant rien que son fonctionnement dans les formes matérielles de l'existence de ce fonctionnement. » (Althusser, « Idéologie et AIE », in *Position*).

« La XI<sup>e</sup> thèse sur Feuerbach proclamait : « les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, il s'agit de le transformer. » Cette simple phrase semblait promettre une philosophie nouvelle, qui ne fût plus *interprétation* mais *transformation* du monde. C'est d'ailleurs ainsi qu'elle a été lue, plus d'un demi-siècle plus tard par Labriola, puis ensuite par Gramsci, qui ont défini le marxisme essentiellement comme une philosophie nouvelle, une « philosophie de la praxis ». Pourtant il faut se rendre à l'évidence, cette phrase prophétique n'a dans l'immédiat produit aucune philosophie nouvelle, en tout cas aucun discours philosophique nouveau, tout au contraire, elle n'a ouvert qu'un long silence philosophique. Ce long silence n'a été publiquement rompu que par ce qui eût toutes les apparences d'un accident imprévu : une intervention précipitée d'Engels, forcé d'entrer dans la bataille idéologique contre Dühring, contraint de la « suivre sur son propre terrain » pour faire face aux conséquences politiques des écrits « philosophiques » d'un professeur de mathématiques aveugle, dont l'influence s'étendait dangereusement sur le socialisme allemand. » (« La philosophie comme arme pour la révolution », *op. cit.*).

« Cet ouvrage, comme tous les écrits d'ailleurs peu nombreux que j'ai publiés jusqu'ici, est né des événements. [L'objectif de ce livre est de] prouver cette vérité, désormais incontestable, par le développement historique de la société et par les faits mêmes qui se passent sous nos yeux en Europe, de manière à les faire accepter par tous les hommes de bonne foi, par tous les chercheurs sincères de la vérité, et ensuite (d')exposer franchement, sans réticences et sans équivoques, les principes philosophiques aussi bien que les fins pratiques qui constituent pour ainsi dire l'âme agissante, la base et le but de ce que nous appelons la révolution sociale » (M. Bakounine, *La Commune de Paris*, éd. CNT, col. Classique, Paris, 2005, p. 75).

« [L']antagonisme de la révolution bourgeoise et de la révolution populaire n'existait pas encore, en 1793, ni dans la conscience du peuple, ni même dans celle de la bourgeoisie. On n'avait pas encore démêlé de l'expérience historique cette vérité, que la liberté de toute la classe privilégiée – et par conséquent celle de la bourgeoisie – était fondée essentiellement sur l'esclavage économique du prolétariat. Comme fait, comme expérience réelle, cette vérité avait toujours existé ; mais elle avait été tellement embrouillée avec d'autres faits et masquée par tant d'intérêts et de tendances historiques différentes, surtout religieuses et nationales, qu'elle ne s'était point encore dégagée dans sa grande simplicité et dans sa clarté actuelle, ni par la bourgeoisie, commanditaire du travail, ni par le prolétariat, salarié c'est-à-dire exploité par elle. La bourgeoisie et le prolétariat étaient bien dès lors ennemis naturels, mais sans le savoir ; par suite de cette ignorance, ils attribuaient, l'une ses craintes, l'autre ses maux, à des raisons fictives, non à leur antagonisme réel ; et se croyant unis d'intérêts, ils marchèrent ensemble contre la monarchie, la noblesse et les prêtres. » (Bakounine, Lettre à un Français, le 8 septembre 1871).

« [les] éléments historiques ne suffisent pas à créer l'histoire. J'appelle éléments historiques les dispositions et conditions générales d'un développement réel quelconque. » (Bakounine).

« Le pouvoir se fonde dans la collectivité, et (...) devient l'expression sincère de la liberté de chacun, la réalisation fidèle et sincère de la volonté de tous ; chacun n'obéit que parce que le chef du

jour ne lui commande que ce qu'il veut lui-même. Voilà la discipline vraiment humaine, la discipline nécessaire à l'organisation de la liberté. » (Bakounine).

« Il y a une raison qui explique et légitime en quelque sorte les croyances absurdes du peuple. Cette raison, c'est la situation misérable à laquelle il se trouve fatalement condamné par l'organisation économique de la société, dans les pays les plus civilisés de l'Europe. Réduits, sous le rapport intellectuel et moral aussi bien que sous le rapport matériel, au minimum d'une existence humaine, enfermé dans sa vie comme un prisonnier dans sa prison, sans horizon, sans issue, sans avenir même, si l'on en croit les économistes, le peuple devrait avoir l'âme singulièrement étroite et l'instinct aplati des bourgeois pour ne rien éprouver le besoin d'en sortir ; mais pour cela il n'y a que trois moyens, dont deux fantastiques, et le troisième réel. Les deux premiers, c'est le cabaret et l'église, la débauche du corps ou la débauche de l'esprit ; le troisième, c'est la révolution sociale. (...) Croyances et habitudes (...) sont plus intimement liées qu'on ne le pense » (Bakounine, *Dieu et l'État*, Mille et une nuit, p. 15-16).

« Pour féconder les éléments historiques, pour leur faire produire une série de transformations historiques nouvelles, il faut un fait vivant, spontané, sans lequel ils pourraient rester bien des siècles encore à l'état d'élément, sans rien produire. Ce fait ne manqua pas au christianisme : ce fut la propagande, le martyr et la mort de Jésus-Christ » (*Dieu et l'État, op. cit.*, p. 85)

« Trois éléments ou, si vous voulez, trois principes fondamentaux constituent les conditions essentielles de tout développement humain, tant collectifs qu'individuels dans l'histoire : 1° *l'animalité humaine*, 2° *la pensée*, 3° *la révolte*. A la première correspond proprement *l'économie sociale et privée* ; à la seconde, *la science* ; à la troisième, *la liberté* » (*Dieu et l'État, op. cit.*, p. 5).

« Cette négation aussi rationnelle que naturelle, à la fois historique et logique, fatale comme le sont les développements et les réalisations de toutes les lois naturelles dans le monde – (...) constitue et (...) crée l'idéal, le monde des convictions intellectuelles et morales, les idées. » (*Ibid.*, p. 8).

« Ces deux facultés [de penser et de se révolter], combinant leur action progressive dans l'histoire, représentent proprement le moment, le côté, la puissance négative dans le développement positif de l'animalité humaine, et créant par conséquent tout ce qui constitue l'humanité dans l'homme. » (*Ibid.*, p. 9).

« Je pense qu'à cette heure en France, il n'y a que deux classes qui soient capables de ce mouvement suprême qu'exige le salut de la patrie : ce sont les *ouvriers* et les *paysans*. Ne vous étonnez pas que je parle des paysans. Les paysans ne pèchent que par ignorance, non par manque de tempérament. N'ayant pas abusé ni même usé de la vie, n'ayant pas subi l'action délétère de la civilisation bourgeoise, qui n'a pu que les effleurer à peine à la surface, ils ont conservé tout le tempérament énergique, toute la nature du peuple. La propriété, l'amour et la jouissance non des plaisirs mais du *gain*, les ont rendus considérablement égoïstes, c'est vrai, mais n'ont pas diminué leur haine instinctive contre ceux qui jouissent des fruits de la terre sans les produire par le travail de leurs bras. D'ailleurs, le paysan est foncièrement patriotique, national, parce qu'il a le culte de la terre, une véritable passion pour la terre, et il fera une guerre à mort aux envahisseurs étrangers qui viendront le chasser de son champ. Mais pour gagner le paysan, il faudra user à son égard d'une grande prudence. S'il est vrai que le paysan hait l'envahisseur du sol, qu'il hait aussi les beaux messieurs qui le grugent, il ne hait pas moins, malheureusement, les ouvriers des villes. Voilà le grand malheur, voilà le grand obstacle à la révolution. L'ouvrier méprise le paysan, le paysan lui rend son mépris en haine. Et cependant, entre ces deux grandes moitiés du peuple, il n'y a en réalité aucun intérêt contraire, il n'y a qu'un immense et funeste malentendu, qu'il faut faire disparaître à tout prix. (...) Puisque cet antagonisme fatal ne repose que sur un malentendu, il faut que l'une des deux parties prenne l'initiative de l'explication et de la conciliation. L'initiative appartient naturellement à la partie la plus éclairée, c'est-à-dire aux ouvriers des villes. » (Bakounine, *Lettres à un français* du 5 septembre 1870).

« Je l'appelle « inique » (le fonctionnement hiérarchique), parce que ce mystère (qu'est la vie en société) a été et continue encore d'être la consécration de toutes les horreurs qui se sont commises et qui se commettent dans le monde humain ; et je l'appelle « inique », parce que toutes les autres absurdités théologiques et métaphysiques qui abêtissent l'esprit de l'homme n'en sont que les conséquences nécessaires. » (*Dieu et l'État, op. cit.*, p. 102 note).